

Ceux que je suis

Auteur Olivier Dorchamps

Éditions Finitude

Nombre de pages 256

Livre présenté par Fabienne Gérault

« Le quartier de Hay Hassani, où mes grands-parents se sont installés quand ils ont quitté Sidi Moumen et où Mi Lalla vit encore, est un quartier populaire. Non, pas populaire. Populaire, ce serait péjoratif. Un quartier vivant. Un quartier où les marchandes d'agrumes côtoient les charrettes des vendeurs de dattes, de cacahuètes, de menthe et de verveine séchée. Un quartier où les gosses jouent au foot sur le moindre bout d'asphalte en hurlant, où les femmes en rajoutent pour se saluer quand elles s'aperçoivent, où les vieux traînent leur langueur d'un café à l'autre en lisant le journal. »

Marwan Mansouri, professeur agrégé d'histoire, né en région parisienne, ne connaît pas bien le pays de ses ancêtres. Sait peu de choses de ses racines casablancaises. Ignore quasiment tout de l'histoire familiale. Quand son père, garagiste à Clichy, meurt d'une crise cardiaque, il se voit contraint de s'intéresser à ses origines. Car Tarek a émis le souhait d'être enterré sur le sol natal. Et a désigné Marwan pour accompagner son cercueil en avion.

« Je me lève et embrasse Maman pour lui signifier que je respecterai la volonté de mon père, même si j'ai du mal à accepter qu'il choisisse de s'isoler au Maroc. Si c'était moi, je donnerais tous les orangers de Casablanca pour une après-midi entouré des miens à l'ombre des platanes du Parc Roger-Salengro, à Clichy. Mais voilà, je ne suis pas mon père et je ne suis pas marocain. »

Marwan n'est pas le seul à ne pas vraiment comprendre le choix de son père. Son jumeau, Ali, avocat au barreau de Paris, est d'autant plus contrarié qu'il doit se rendre au Maroc avec sa mère et son jeune frère Foued par la route. Que son père ait préféré son frère pour cet ultime voyage le blesse. Et ajoute à la souffrance qu'il porte depuis l'enfance. Lui, l'adulte tiraillé entre deux cultures, qui se prénomme Alexandre sur ses cartes de visite et appelle son fils Jibril, Gabriel.

Marwan, lui, assume mieux d'où il vient. Mais ce sont les autres qui lui renvoient sa différence. Olivier Dorchamps écrit à ce propos : « Le problème vous voyez, c'est que, pour la plupart des gens, il n'y a pas de Français moyens chez les Maghrébins. Il n'y a que des Arabes. J'ai beau être prof d'histoire-géo, Ali a beau être avocat, Foued aura beau être ce qu'il voudra, nous ne serons jamais des Français moyens. Juste des Arabes. C'est différent quand on gagne une médaille olympique, une coupe du monde ou un César, ou quand on finit comiques, journalistes ou ministres. Alors seulement on cesse de voir l'Arabe. Comme si, pour nous, être Français était une question de succès, une question de mérite. Aux autres qui, comme moi, restent dans l'anonymat de leurs vies ordinaires, on rappellera constamment leurs origines.»

Le décès soudain de Tarek plonge son fils dans un grand désarroi. « Je ne me souviens ni des derniers mots de mon père, ni de ce que je lui ai répondu. (...) je lui ai dit quoi la dernière fois que je l'ai vu ? Que j'avais passé des vacances formidables au Portugal ? À lui qui n'a connu que le Maroc et Clichy ? »

Autour de Marwan, le chagrin est immense. Sa mère Khadija répète en boucle la même question : que va-t-elle devenir sans son mari ? Amine, qui travaillait dans le garage de Tarek, est lui aussi bouleversé. « Amine, c'est la famille. Nos grands-pères ont grandi ensemble à Casablanca. Quand il avait quatre ans, ses parents sont morts asphyxiés dans un incendie et son grand-père Kabic l'a recueilli et élevé tout seul. » « J'fais le fort, dit Amine à Marwan, mais c'est comme si j'perdais mon père une deuxième fois. (...) ton père, il m'app'lait *p'tit* et parfois même il m'app'lait *wouldi, mon fils*. »

Au fil des pages, la famille s'élargit, s'enrichit de personnages attachants de part et d'autre de la Méditerranée. Ce qui les lie tous, c'est un amour sincère. Un amour qui gomme les différences entre ceux qui sont restés au pays et ceux qui ont émigré. Ce qui les soude, c'est aussi une histoire tourmentée que l'on découvre petit à petit dans les pas de Marwan et de Kabic qui a décidé d'être du voyage. Se dessine alors le destin terrible de la grand-mère de Marwan, Warda. Celle qu'il appelle affectueusement Mi Lalla et qui va révéler le secret de la famille Mansouri.

Dans ce roman, il y a bien sûr une intrigue dont on attend le dénouement avec impatience. Mais il y a surtout un propos juste et délicat. Car Olivier Dorchamps décrit avec finesse l'état d'esprit dans lequel se trouvent les enfants d'immigrés. C'est une vraie belle surprise que ce premier roman signé par un franco-britannique né à Genève. Un récit écrit au je dans lequel il se glisse avec une grande sensibilité dans la peau de Marwan.

Il raconte enfin merveilleusement le Maroc et les Marocains. En particulier leur sens de l'hospitalité et du partage. C'est Mi Lalla qui parle à Marwan. « N'oublie jamais que nous sommes les enfants du Sahara. Dans le Sahara, tu ne demandes pas à celui qui a soif d'où il vient, où il va. Tu partages ton eau avec lui parce que c'est peut-être lui qui te protégera de son manteau quand le vent de sable se lèvera. »

